

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Germain FAVRE

Un enfant perdu du Romantisme
(Jacques Imbert Galloix) (fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 301-306

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Un enfant perdu du Romantisme ¹

(fin)

Il nous reste de Galloix un petit volume de poésies, publié en 1834 par son ami E. Gide, et quelques lettres éparées dans des articles de revues. Ces lettres, fragments d'une correspondance qui n'a pas encore été recueillie, sont des plus intéressantes. Elles sont toutes datées de Paris ; on y trouve la peinture fidèle et pittoresque du séjour de notre pauvre exilé sur les bords de la Seine : elles nous le font de plus connaître sous un jour nouveau. Il y avait en Galloix non seulement une nature de poète, mais un littérateur doué d'un remarquable talent d'observation ; il avait sur son métier des idées originales et bien arrêtées ; au besoin il savait les exprimer en un style heureux et d'une frappe très vigoureuse. La lecture de ces lettres nous fait regretter qu'il n'ait pu à Genève donner le cours de littérature qu'il avait entrepris. Nous aurions sur cette époque de transition qu'il avait choisie, une histoire de la poésie française qui n'eût manqué ni de finesse ni de profondeur.

Qu'on nous permette de reproduire ici les silhouettes des grands écrivains, qu'il eut l'occasion de voir de près. Il destinait ces portraits à ses amis de Genève.

Des classiques, il n'a cure, il ne s'en soucie guère, du moins dans ses lettres ; on devine pourtant de quelle médiocre estime il les entoure ; ce sont les « vieux » et rien de plus.

Les Romantiques, il les a observés avec soin. Ils ont posé longuement devant lui. *A Jove principium*. Voici Victor Hugo !

Pour Galloix, comme pour tant d'autres « jeunes » de ce temps, Hugo, c'est le poète par excellence, l'homme immense, le dieu du nouveau Parnasse. Cependant l'homme est toujours court par quelque bout, disait l'autre. Ce qu'il

(1) Voir no d'Avril. — Nous remercions l'auteur de ces pages d'avoir bien voulu reprendre cette étude très goûtée que la maladie l'avait forcé d'interrompre.

y avait de pose et d'enflure dans le Jaurès du Romantisme n'a pas échappé à la pénétration du jeune disciple. Il écrit à son ami Grast, le 12 février 1828 : « Dernièrement il a perdu son père, le comte Hugo. J'ai été au convoi ; la scène était triste ; il était très ému, mais sans le paraître... Tout paraît refoulé chez lui ; il faut le bien connaître pour apprécier la générosité, la profonde et cachée sensibilité de son âme. Il est plus solide qu'expansif, mais son caractère stoïque, sa morale sévère lui acquièrent l'estime de ses amis au delà de toute idée. Rien n'est apparat chez lui ; il est du petit nombre d'hommes que j'ai connus exempts d'affectation et de petitesse. Ce qu'il vaut, ce n'est pas par lui qu'on l'apprend. Sa conversation est extrêmement pittoresque et il y porte une éloquence de tribune, mais il se laisse trop aller à la manie des systèmes ; toute la jeunesse a pour lui une admiration sans mesure... V. Hugo est toujours simple, mais il n'est jamais naïf... M^{me} Gay prétend qu'il professe. Le diapason de son âme est à l'exaltation... »

Lamartine ! Galloix ne l'a jamais rencontré sur son chemin ; il l'a *deviné* ; il écrit à Didier qui l'a vu à Florence, où le poète des *Méditations* était secrétaire d'ambassade : « Décrivez-le-moi de la cravate à la pantoufle. Est-ce bien ce que j'ai rêvé, un lord Byron français : de l'insouciance, de la vanité, de l'affectation, du malheur, une pensée dévorante, du génie à flots, du bon ton, de l'élégance, enfin une atmosphère poétique étrangère qui n'a rien de commun avec la sale atmosphère de nos hommes de lettres parisiens ? Lamartine n'est-il pas cet idéal de mon âme où j'aime à retrouver jusqu'à ces petits défauts de vanité, de puérile affectation qu'anciennement vous détestiez, et que vous avez finalement découverts en vous, comme on les découvrira toujours chez la plupart des poètes qui auront l'esprit d'analyse et la bonne foi de l'homme supérieur. »

Charles Nodier est plus légèrement crayonné. C'est encore à Didier que Galloix s'adresse : « Celui-là (Nodier) est

plus expansif que Hugo, il vous plairait davantage, surtout les premières fois. Il a souvent des larmes sur le bord des paupières tout en vous parlant. Il a ce que vous nommez *de l'humectant* dans toute sa personne... On pourrait lui reprocher peut-être d'avoir trop d'indulgence pour les médiocrités, mais cela tient à sa grande bonté... Il a l'air d'un gentilhomme de campagne. »

Voici Dumas, vu eu gros : « Je vois souvent Dumas. Il fait des vers admirables, et il finit en ce moment une tragédie romantique que je lui ai vu commencer. Il y a des scènes de toute beauté... On y trouve le caractère d'un lâche qui intéresse pourtant profondément ; du reste beaucoup de poésie et un dialogue très familier, souvent d'une vérité triviale. »

Sainte-Beuve :

« Je me suis très lié avec un jeune homme de vingt ans, M. de Sainte-Bove (*sic!*), l'un des rédacteurs du *Globe*. Il fait des poésies délicieuses ; du reste il est assez extraordinaire, un peu indéfinissable, du moins original, se livrant à ses inspirations, et aussi ennemi des *romantiques de convention* que des *classiques encroûtés*. »

Une caricature ! C'est Valéry, écrivain voyageur, un habitué du salon de Nodier. « C'est un homme de sept pieds. Quand il parle à un honnête homme, son estomac dessine une arcade et ses genoux un triangle. S'il est assis, il se divise en deux pièces qui forment l'angle aigu. Ajoutez qu'il ne dit pas six mots sans un *comme ça*, qu'il est homme de bon ton de l'ancien régime et maigre comme un lézard. Il fait peur à contempler. »

Avant que la peur nous saisisse, quittons Valéry et toute cette galerie de portraits. Disons un mot sur Galloix poète.

C'est surtout un romantique ; il possède dans une large mesure les défauts et les qualités qui distinguent les partisans de la révolution anticlassique.

Le Romantisme, c'a été avant tout, en littérature et en

art, le triomphe de l'individualisme, l'émancipation entière et absolue du Moi, comme l'a très bien défini Brunetière. Le Moi toujours haïssable pour les classiques devient, depuis J. J. Rousseau, le thème des inspirations de la nouvelle école. C'est lui et toujours lui que Galloix chante dans ses vers. La nature, les grands problèmes de la philosophie, Dieu se rencontrent aussi sous sa plume, mais plutôt incidemment, rarement pour eux-mêmes. Sa vie, nous l'avons vu, a été faite de souffrance ; sa poésie respire ces deux choses : souffrance et désenchantement d'une âme, qui rêve je ne sais quoi de grandiose et d'idéal ne ressemblant en rien à la réalité et qui marche ainsi de déceptions en déceptions. « Gloire, amour, jouissances, tout cela Galloix le désire à la fois, mais non pas comme tel autre, en demeurant à demi dans les limites du monde réel, en idéalisant quelque peu la vie, il désire tout cela d'un désir sans bornes, ardent comme la flamme, vaste comme le ciel. » Noël, *Revue suisse*, 1852. Les pièces intitulées *Nos Souvenirs*, les *Rêves du Passé* expriment assez bien ses aspirations profondes et ses regrets amers.. Lisez aussi les *Oiseaux blancs*, peut-être le chef-d'œuvre de Galloix. Le poète, dépaysé au milieu de Paris, suit des yeux, dans les profondeurs du ciel, les oiseaux voyageurs ; il envie leur vol rapide ; il voudrait les suivre jusqu'aux plages les plus lointaines. On n'a jamais mieux rendu, dit J. Hornung, l'impression que fait l'infini du ciel, ni la mélancolie du désir et du rêve

Parfois on est heureux de voir cette mélancolie et cette tristesse adoucies par les consolations d'une foi franchement chrétienne (*La Nuit de Noël*, *Solitude*). Cà et là une solution matérialiste vient hanter son esprit en proie au doute. Peut-être aurions-nous tort de le prendre trop au sérieux quand il semble prôner une philosophie panthéiste : ce n'est peut-être qu'imitation de Lamartine et dilettantisme. Il termine ainsi ses *Chants de douleur*, après plusieurs pages d'une orthodoxie plus que douteuse :

Grâce, grâce, ô mon Dieu ! c'est du fond de l'abîme
Que j'élève à tes pieds mes remords et mes vœux !

Oh ! de ta parole sublime

Ouvre le sanctuaire à mes pas ténébreux !

C'est trop longtemps souffrir ! je veux aimer et croire,

Et sur mon fol orgueil remporter la victoire.

Une autre source d'inspiration, presque tarie depuis la Pléiade jusqu'au Romantisme : c'est le sentiment de la nature ; Galloix en fut un interprète sincère et éloquent. Dans *Salève*, il a très bien rendu la grandeur mélancolique de la vallée, qui avait été témoin de ses premières rêveries. Voici quelques vers sur le couvent ruiné de Pommiers :

O Pommiers ! vieille abbaye adossée aux forêts,

Tombeaux longtemps déserts et qu'un fermier cultive,

Cloîtres froids et muets, d'où s'exhale plaintive

Je ne sais quelle voix de néant, de regrets !

Tabernacle des bois où l'âme est attentive !

Oratoires déserts, murs croulants, autels nus,

Niches vides de saints et cellules sans moines,

Bois où chantent le soir, le merle et les pivoinés,

D'où s'élançaient jadis tant de vœux inconnus ;

Trèfles qu'un souffle agite et flottantes avoines ;

Je vous aimais. Hélas ! je suis né pour les champs.

Je suis né pour ouïr le vent des solitudes,

Pour savourer des bois les tièdes lassitudes,

Pour gravir les rochers : doux et secrets penchants

Dont mon cœur s'était fait d'aimables habitudes.

Ces vers, et beaucoup d'autres que nous pourrions citer, trahissent dans leur auteur une sincérité profonde, une imagination qui voyait grand. Hélas ! tous les morceaux de son recueil n'ont pas la même valeur ; il est vrai, ce ne sont que des ébauches : de là, même dans les meilleures pièces, des incorrections, des répétitions de mots, des vers d'écolier, une inspiration d'un souffle inégal. Les premières poésies sont les plus faibles ; on y sent une imitation assez servile de Lamartine ; (Cf. *Napoléon à Ste-Hélène* de Galloix et l'ode à *Bonaparte* des *secondes Méditations*) ; cependant de la première à la dernière page du recueil, il y a progrès

constant quant au fond et quant à la forme. C'est au seuil de la mort qu'il écrivit *Solitude*, strophes poignantes, trop réellement vécues où il se compare à un château désolé par la mort.

... J'aime au fond des forêts, le château dont les portes
Se couronnent de lierre et de gais nids d'oiseaux.
Je l'aime quand l'automne avec ses feuilles mortes
Imite dans la nuit le bruit lointain des eaux.
Je suis plus seul encore que ce château rustique,
Plus seul que ce désert où nul n'est attendu,
Plus que le châtelain sombre et mélancolique ;
Il perdit le bonheur et je n'ai rien perdu.

Deux jours avant le terme fatal, il prit encore sa lyre et son dernier chant, le plus beau, fut pour Dieu :

Vrai, juste, saint, puissant; seule âme, âme des âmes,
Dieu du pauvre, à tes pieds je m'abaisse en pleurant.
Suis-je seul, ô mon Dieu, lorsqu'en tes vastes trames,
Ton œil dans l'infini n'a rien d'indifférent?
J'avais longtemps douté, ta lumière est venue...
Mes yeux longtemps sans pleurs se sont tournés vers toi ;
Mon sang s'est réchauffé d'une flamme inconnue ;
J'ai prié : ta clémence a descendu sur moi.
Que mon âme coupable ait mérité la vie,
Qu'anneau d'un grand mystère et ne le sachant pas,
A son départ du corps attristée ou ravie,
Elle avance d'un monde ou recule d'un pas ;
Puissante et sur la foi de son essence intime,
Sur la foi de ces voix qui lui parlent souvent,
Elle ira dans sa route oppressée ou sublime,
Mais tranquille toujours sous l'œil du Dieu vivant.
Jusqu'au jour où de vie et d'amour abreuvée,
Hors du temps, de l'espace, et dans la vérité,
Elle déposera sa dépouille éprouvée,
Pour naviguer au port de l'immortalité.

P. CHRISTOPHE FAVRE